

CERCLE D'ETUDES CINEMATOGRAPHIQUES

Saison 2017-2018 – Mémoire(s)

Je suis heureux que ma mère soit vivante

de Claude et Nathan Miller

France, 2009. Avec Vincent Rottiers (Thomas), Sophie Cattani (Julie Martino), Christine Citti (Annie Jouvét), Yves Verhoeven (Yves Jouvét), Sabrina Ouazani (la caissière du cinéma), Chantal Banlier (la voisine), Carole Franck (la directrice de l'orphelinat). Drame, 1h30.

Les réalisateurs

Claude Miller est né à Paris en 1942. Diplômé de l'IDHEC, il sera collaborateur de Truffaut, de Godard, de Robert Bresson, de Jacques Demy, avant de réaliser des courts-métrages et de faire sensation avec son premier film, *La meilleure façon de marcher*, avec Patrick Dewaere et Patrick Bouchitey, traitant de l'homosexualité et sorti en 1976. Il montre avec ce film et le suivant qu'il ressent un intérêt particulier avant tout pour des histoires intimes, des personnages fouillés, un vrai regard sur l'humain. Il dirige ensuite un magnifique duel entre Michel Serrault et Lino Ventura dans *Garde à vue*, un film d'un genre plus classique mais qui sera une grande réussite artistique et critique. Il est aujourd'hui considéré à juste titre comme un film de référence dans le polar français et fait réellement connaître le nom du cinéaste au plus grand nombre. Après un autre polar très sombre (*Mortelle randonnée* avec Serrault et Isabelle Adjani), il retourne aux petites histoires qui font la grande, aux destins anonymes à qui il arrive de grandes choses. *L'effrontée* et *La petite voleuse* révéleront Charlotte Gainsbourg. *La classe de neige*, *Un secret* ou le célèbre *L'accompagnatrice* sont des exemples des goûts du cinéaste pour la psychologie de ses personnages et de la délicatesse avec laquelle il les traite. Claude Miller décède au printemps 2012 juste après avoir terminé son dernier film (*Thérèse Desqueyroux*, d'après le roman de François Mauriac, avec Audrey Tautou et Gilles Lellouche) qui sortira en salles plusieurs mois après sa mort, et dont la projection à Cannes donnera lieu à un hommage au cinéaste.

Nathan Miller est né en 1969. Il débute comme figurant puis stagiaire dans les films de son père et deviendra plus tard son assistant et réalisateur 2^{ème} équipe. Il travaillera également avec d'autres cinéastes comme Bernard Stora ou Pierre Tchernia. Outre la collaboration avec son père dans *Je suis heureux que ma mère soit vivante*, Nathan Miller a, à ce jour, réalisé plusieurs courts-métrages, un téléfilm et un documentaire.

La collaboration père-fils

Nathan Miller raconte que l'idée de la coréalisation est venue non pas de son père mais du producteur Jean-Louis Livi, ce qui l'a encouragé à accepter. *Si ça avait été une idée de Claude, cela aurait été désagréable, car je l'aurais pris comme un service*, a expliqué Nathan Miller en interview. *J'ai très vite été fasciné par l'énorme capacité de travail de Claude. Et l'investissement personnel qu'il y mettait. Je le voyais s'angoisser pendant l'écriture et je me tapais ses humeurs quand il était en montage. Au moins, j'étais prévenu sur ce vers quoi je m'engageais. Mais, concluera-t-il, il n'a jamais autant eu la fibre paternelle que sur ce tournage.*

Le projet

Je suis heureux que ma mère soit vivante est l'adaptation d'une histoire vraie, relatée par le journaliste et scénariste Emmanuel Carrère dans un article. Jacques Audiard fut le premier à se lancer dans l'adaptation et la préparation du film après avoir découvert cet article. Un premier scénario fut rédigé. Mais le temps passant, pris par ses autres projets, Audiard finit par abandonner. C'est le producteur Jean-Louis Livi qui, ne voulant pas laisser tomber le film, eut l'idée de proposer le scénario à Claude Miller. Signalons encore que *La classe de neige*, film tourné par Claude Miller en 1998, était déjà l'adaptation d'un texte d'Emmanuel Carrère.

Les acteurs

Vincent Rottiers, né en 1986, est le demi-frère de l'acteur Kevin Azaïs. Il a notamment tourné avec Vanessa Paradis dans *Mon ange*, Gilles Lellouche dans *Narco*, Eric Caravaca dans *Le passager*. Juste avant *Je suis heureux que ma mère soit vivante*, on a pu le voir dans le film de Xavier Giannoli *A l'origine*, et en 2015 dans *Dheepan* de Jacques Audiard. Il a été nommé à trois reprises aux Césars, pour les films d'Eric Caravaca, Claude Miller et Jacques Audiard.

Sophie Cattani est active au cinéma comme au théâtre. Après avoir côtoyé Fabrice Luchini et Johnny Hallyday dans *Jean-Philippe*, elle a tourné sous la direction de Nicole Garcia, Mathieu Delaporte, et a été l'une des protagonistes de *Polisse* en 2011.

Christine Citti est scénariste et comédienne. Elle a joué au théâtre et énormément tourné dans des séries et téléfilms. Au cinéma, on a pu la voir dans *Quand j'étais chanteur* avec Depardieu, dans les comédies de Fabien Onteniente (*Camping, Disco*), et dans *Ces amours-là* de Claude Lelouch.

Quand à Sabrina Ouazani, malgré une filmographie intéressante sous la direction d'Abdellatif Kechiche, Ashgar Farhadi ou Christophe Barratier, elle est pour l'instant principalement connue pour avoir interprété le seul personnage féminin réellement important dans *Des hommes et des dieux* en 2010.

Extraits de la critique de Daniel Grivel dans *Ciné-Feuilles*

Le titre à la première personne du singulier donne le ton du film: nous sommes en présence du récit intime d'une vie singulière, celle de Thomas (Vincent Rottiers, excellent), jeune homme au visage déjà marqué derrière lequel, au début du film, on voit défiler un « paysage » de cité de banlieue, hypermarchés, hôtels de chaîne bon marché, barres d'habitation, grisaille aux couleurs pâles. (...) La vie en internat réveille de lointains souvenirs évoqués de loin en loin par des flash-back successifs permettant au spectateur de faire la connaissance de Julie (Sophie Cattani), la mère biologique des deux garçons, alors toute jeune femme immature et irresponsable qui, n'arrivant pas à faire face à ses obligations maternelles, confie (abandonne...) ses enfants à l'assistance.

Alors que François, trop petit à l'époque, n'a pas de problèmes avec ses parents adoptifs, Thomas, lui, est obsédé par ses origines. Son comportement ayant conduit son père à un état de prostration dépressive, il se concentre sur sa vraie mère et met tout en œuvre pour la retrouver; précocement mûr, il use de sa débrouillardise et de son charme pour convaincre une assistante sociale de lui confier illégalement son dossier. Le cheminement suivi par l'adolescent puis le jeune homme, à l'insu de sa famille d'adoption, est long et douloureux, et risque de se terminer comme une histoire d'amour déçu.

(...) Les éclairages et les couleurs sont subtilement choisis. Le caractère central de la figure de la mère est souligné par l'importance des rôles féminins qui tous participent de la représentation maternelle, qu'il s'agisse de Julie, de la mère adoptive et de l'assistante sociale, les hommes étant plutôt relégués à l'arrière-plan (le père anéanti, le patron de Thomas incarnant une autorité sans états d'âme). L'enfance est finement observée; on n'oubliera pas le petit Thomas enregistrant le visage de sa mère au travers de son pouce et de son index arrondis comme un objectif braqué par un cinéaste, et on ne peut s'empêcher de penser au garçonnet du court métrage réalisé par Henry Brandt pour l'Expo 64 (« C'est ça, la vie? ») Même la scène du procès final, bouleversante, évite les poncifs habituels aux films étasuniens. Enfin, le film est servi par un montage au rasoir ainsi qu'une interprétation de premier ordre. Un Claude Miller de grande cuvée.

Dossier préparé par Philippe Thoney